GRÜTLI THEATRE

17.2 → 8.3 2015

Tout ira bien

Texte et mise en scène **Jérôme Richer**

DOSSIER DE PRESSE

Lettre d'intention du théâtre

Jérôme Richer ne traverse pas l'existence en somnambule, un miroir de poche à la main. Le monde, il l'écoute, l'observe, en saisit les frissons et les rumeurs. De cette matière, plutôt qu'une morale, il préfère tirer des spectacles. Qui interrogent, bousculent, grattent là où ça démange.
Quand il est venu nous voir avec son projet sur la « question rom », nous nous sommes dit que l'occasion était trop belle de l'inclure dans la saison 2014-2015. Jusque-là, Jérôme Richer flirtait beaucoup avec le Théâtre Saint-Gervais et il faut rendre grâce à Philippe Macasdar d'avoir couvé un gaillard pareil. La rencontre était d'autant plus opportune que sa proposition collait parfaitement aux grandes thématiques de notre saison : le déplacement, l'exil, la frontière, etc. Et puis, bien sûr, nous avions suivi son parcours qui, depuis maintenant une décennie, témoigne d'une réflexion très personnelle sur notre époque.
Surtout, ce qui nous a séduit, c'est que Jérôme Richer se refuse à céder au manichéisme. Ce qu'il aime explorer, c'est ce no man's land brumeux qui s'étend entre les territoires du Bien et du Mal. Aux réponses trop hâtives, trop rassurantes, il préfère les questions qui déstabilisent. D'une certaine manière, il reprend à son compte cette formule de Romain Gary : « Je suis à priori contre tous ceux qui croient avoir absolument raison. (...) Je vomis toutes les vérités absolues et leurs applications totales. Prenez une vérité, levez-la prudemment à hauteur d'homme, voyez qui elle frappe, qui elle tue, qu'est-ce qu'elle épargne, qu'est-ce qu'elle rejette, sentez-la longuement, voyez si ça ne sent pas le cadavre, goûtez en gardant un bon moment sur la langue – mais soyez toujours prêts à recracher immédiatement. C'est cela, la démocratie. C'est le droit de recracher. »
De toute façon, ce sont moins les idées que les hommes qui intéressent Jérôme Richer. Savoir comment ça fonctionne, cette petite bête-là. De quelle manière ça s'organise en communauté. Comment ça envisage son prochain. Son spectacle s'intitule « Tout ira bien ». Il s'agit d'un clin d'œil à la chanson de Noir Désir, « Le Vent nous portera ». On y décèle également l'expression d'une ironie légère et lucide. Ou, c'est selon, d'un optimisme rafraîchissant. Dans tous les cas, une manière d'aborder les grandes questions de notre époque qui nous plaît bien au Théâtre du Grütli.
Dans ce dossier de presse, Jérôme Richer évoque ses intentions et fournit quelques pistes. Le mieux, bien sûr, c'est d'en parler directement avec lui. Sachez qu'il est disponible et qu'il vous suffit de contacter Marialucia Cali (presse@grutli.ch) pour organiser une rencontre. Dans tous les cas, nous nous réjouissons de vous accueillir à l'une des représentations.

Bien cordialement

L'équipe du Théâtre du Grütli

TOUT IRA BIEN

Texte et mise en scène
Jérôme Richer

Collaboration artistique
Olivia Csiky Trnka

Vidéo
Nicolas Wagnières

Musique
Andrès Garcia

Lumières
Joëlle Dangeard

Costumes
Irène Schlatter

Jeu
Vincent Bonillo
Fanny Brunet
Mathias Glayre
Frédéric Mudry
Marcela San Pedro

Du 17 février au 8 mars 2015, Petite Salle au 2ème étage.

Du mardi au samedi à 20h, dimanche à 18h, relâche le lundi.

Réservation au 022 888 44 88 ou reservation@grutli.ch

Contacts presse : Théâtre du Grütli, Marialucia Cali, presse@grutli.ch ou 022 888 44 78

« Nous avons tous une histoire avec les Roms/Je veux dire/Nous avons tous une petite anecdote personnelle à raconter où les Roms jouent un rôle important »
C'est par ces mots que Jérôme Richer commence Tout ira bien, pièce en trois parties, qui est pour son auteur « une tentative pour interroger notre rapport à la communauté en regard des relations que nous entretenons avec les Roms, gitans, manouches… ».
Un projet qui mêle adroitement le stand-up, le montage et l'enquête. Avec le désir de tordre le cou à quelques certitudes et l'espoir de briser la distance qui nous sépare les uns des autres. Même si Jérôme Richer ne croit plus en la capacité de l'art de changer le monde, il lui reste la possibilité de changer nos vies.

Jérôme Richer a reçu pour l'écriture du texte une bourse culturelle de la Fondation Leenaards ainsi qu'une bourse d'aide à la création de la Ville de Genève en 2012.

Production *Tout ira bien*, avec le soutien de la **Loterie Romande**, **Pro Helvetia –Fondation Suisse pour la culture, Fondation Ernst Göhne**r Co production **Théâtre du Grütli**

©Eric Roset Photographe

Eric Roset (1972), photographe indépendant et autodidacte, réside à Genève depuis 1993.
Depuis 2005, des photos de son travail personnel sur les communautés tsiganes sont régulièrement exposées, en France et en Suisse mais aussi en Belgique et en Roumanie, à travers différentes expositions : "Opre Roma! Debout les Roms!" sur les Roms en Roumanie,"Post Tenebras Roms" sur les Roms migrants à Genève, "Le camping c'est fantastique!" sur les tsiganes et l'habitat en caravanes, Romnia sur les femmes Roms, sinti, gitanes et yéniches, "L'exil, l'agglo et eux" sur les Roms migrants à Annecy. En 2012, il expose son travail sur une travailleuse du sexe à Genève, intitulé Nous sommes des femmes, des mères, des sœurs...
Eric Roset publie ses premières images en 2004 et collabore depuis régulièrement avec la presse de Suisse romande ainsi qu'avec diverses institutions. Depuis 2007, il réalise son rêve et vit désormais de la photographie. En 2009 il reçoit le statut de photographe RP.
Ses photos sur les Roms/Tsiganes sont publiées dans des livres de Claire Auzias : "Chœur de femmes tsiganes", "Gitanas" et "Tsiganes en Terre d'Israël".
En novembre 2014 est édité son premier livre photo, Post Tenebras Roms, fruit de 10 ans de reportage sur les Roms à Genève.
Les photos du dossier de presse sont tirées de la série POST TENEBRAS ROMS.

À PROPOS DU SPECTACLE
Entretien avec Jérôme Richer

Tout ira bien, qu'est-ce que c'est ?
C'est la volonté d'interroger notre rapport à la communauté à travers une réflexion sur la place des Roms en Europe. C'est l'histoire de ceux du dedans et de ceux du dehors. De nous et les autres. Comment la communauté humaine se fonde-t-elle ? Sur quels principes ? Est-ce sur un projet commun ? Un idéal qu'elle cherche à atteindre ou prend-elle appui pour affirmer son existence sur un groupe social qu'elle choisit (délibérément ou non) d'exclure ? C'est une question qui m'a déjà agité à travers un spectacle en 2008, *La ville et les ombres,* qui s'intéressait à l'évacuation d'un squat à Genève pour mieux se pencher sur notre rapport au vivre ensemble. Au cours des recherches préalables à l'écriture du texte, j'avais pu constater que cette évacuation mettait en branle tout un processus de stigmatisation des squatteurs, les rendant responsables de tous les maux de nos villes (manque de logements, pollution sonore et visuelle, chômage endémique…). Sans oublier les comparaisons qui les assimilaient, selon un discours connu, à des parasites (cafards et autres joyeusetés). Ce type de discours excluant est de plus en plus récurrent. Il s'agit de jouer sur la peur de l'autre. De celui qui est différent. C'est, selon moi, le reflet de notre incapacité à penser de nouvelles utopies humanistes et généreuses.

Pourquoi s'intéresser spécifiquement aux Roms ?
Parce que la question Rom, comme on dit la question Juive, est depuis plusieurs années omniprésente dans l'espace public et en tant qu'artiste, je ne peux pas y rester insensible. Je ne peux pas faire comme si je n'étais pas traversé, questionné, bouleversé même par le monde qui m'entoure. Je suis un composant de la société. J'ai souvent le sentiment d'en vivre les contradictions dans ma chair. Disons que la raison principale, la raison intime, celle qui m'a conforté dans mon envie de m'intéresser aux Roms, ça a été de m'apercevoir que, depuis mon enfance, mon imaginaire s'est formé avec certains à priori, poncifs liés aux Roms. Que finalement l'histoire des Roms, c'est aussi la mienne. Par exemple, enfant, ma mère me disait pour m'inciter à ranger ma chambre : *Ici, nous ne sommes pas chez les bohémiens.* D'un de mes oncles qui vivait de récupérations et autres petits larcins, on disait de lui qu'il était un gitan. J'ai donc grandi avec un imaginaire où les Roms occupaient la place du grand méchant loup et je voudrais pouvoir creuser ça : cet inconscient collectif qui sculpte nos vies, nos pensées sans que nous nous en apercevions.

C'est un sujet délicat. Comment as-tu pensé la structure de ton texte ?
Il était impératif pour moi de trouver une structure claire qui puisse toutefois permettre à une pensée complexe de se développer. J'ai opté pour un texte en trois parties. Dans l'absolu, chaque partie pourrait être jouée indépendamment. Mais l'idée est évidemment que chaque partie prenne tout son sens dans la confrontation avec les autres, dans un processus dialectique. On part d'un individu pour finir par englober une société tout entière sur près de 50 ans.

Concrètement peux-tu nous décrire les trois parties et ce qui s'y déroule ?
La première partie intitulée *Debout, c'est toujours mieux qu'assis* s'inspire des procédés du stand-up. Un homme seul, comme vous ou moi, est face au public et raconte un certain

nombre d'anecdotes, d'évènements liés à sa vie où les Roms ont une place. C'est une partie que j'espère assez drôle, même si en l'écrivant je me suis aperçu que je m'éloignais de plus en plus de l'humour pour atteindre des sphères intimes. J'ai écrit cette partie pour un comédien, Frédéric Mudry, avec qui j'ai déjà travaillé suite à une remarque d'Andrès Garcia qui, en le voyant sur scène dans un de mes spectacles, m'a dit: *C'est du stand-up intelligent*. Ça m'a complètement libéré.

Comment ça ?
Personnellement j'aime beaucoup le mélange des genres dans l'écriture ou sur scène et la remarque anodine d'Andrès m'a permis d'accepter de me confronter à un genre que j'avais peur d'aborder. Le milieu du théâtre reste un milieu assez cloisonné et j'ai moi-même intégré ce cloisonnement qui m'empêchait de me dire qu'un jour, je pourrais me frotter dans l'écriture à quelque chose d'éloigné de ce qui serait ma famille théâtrale. Le stand-up est cantonné aux salles de théâtre privé ou au café-théâtre. On n'en voit jamais dans une salle de théâtre public[1]. Pourtant je pense que, dans chaque genre, il y a une manière de s'approcher d'une certaine forme de vérité, de sincérité absolue susceptible de toucher le public. Se pose évidemment la question de comment être drôle tout en évitant la facilité. Comment pousser au maximum sa recherche dans l'écriture ? Certains "héros" du stand-up à la française, comme Djamel Debbouze, entrent en scène et le public est déjà en train de rire. Ce n'est évidemment pas ce que je cherche. Je m'intéresse au texte. A la force du texte. A ses échos. Sa construction. Ecrire quelque chose qui pourrait paraître totalement improvisé, mais qui, au fond, est extrêmement pensé. C'est le pari que je tente avec cette première partie. En plus, j'y mêle un autre de mes amours pour la culture populaire avec l'immixtion dans le texte d'une thématique liée aux zombies en comparant les Roms en provenance d'Europe de l'est et des Balkans à des zombies qui envahissent notre paradis de l'ouest. En dehors de l'aspect très second degré et potache de ma comparaison, je me suis appuyé sur un livre écrit sur les habitants de township en Afrique du Sud : *Zombies et frontières à l'ère néolibérale* de Jean et John Comaroff.

Revenons à ton texte, de quoi sont faites les deuxième et troisième parties?
La deuxième partie est inspirée d'un événement qui s'est déroulé en Valais, à Colombey-Muraz, au cours de l'été 2012. Un groupe de gitans, venu essentiellement de France, se sont installés, à priori, sans véritable autorisation, dans un champ pour célébrer le mariage de deux mineurs. Très vite, la presse s'est emparée de l'affaire sans oublier les réseaux sociaux qui se sont constitués en groupe pour ou contre les Manouches. Des questions très fortes liées à la terre, à la possession de la terre ont été soulevées. Il y a eu un véritable climat de tension autour de ce mariage avec le recours aux habituels poncifs négatifs sur les gitans. Sans compter que dans cette histoire, les gitans sont loin d'être des victimes innocentes. Puisqu'ils ont joué la carte du nombre pour imposer leur présence sur le champ du paysan. Ce mariage, et tout ce qui l'entoure de près ou de loin, est représentatif, selon moi, de notre rapport aux Roms actuellement en Europe. C'est la partie qui la plus ancrée dans le genre du théâtre documentaire, ou plutôt documenté comme je préfère le dire. J'ai procédé à un important travail de recherche en amont. Essentiellement dans les journaux, mais aussi sur les blogs et les forums. Ce matériau a été transformé pour qu'il devienne un texte théâtral. J'ai procédé à base de cut-up, de montage et j'utilise aussi des techniques d'écriture proche du théâtre d'agit-prop qui se

[1] Sauf cette saison au Théâtre du Grütli avec la reprise du spectacle de Frédéric Recrosio.

retrouveront dans la mise en scène.

Pour *La ville et les ombres* en 2008, toute la première scène était un travail de mise en forme du forum internet du journal *La Tribune de Genève* pour créer une scène dialoguée à partir des différentes entrées des internautes. Ici, j'ai retranscrit une partie de ce que j'ai recueilli dans une scène entre trois vieilles qui discutent de tout et de rien devant un cimetière.

Dans cette deuxième partie, à l'exception de quelques scènes, il n'y a pas véritablement de personnages clairement identifiables. Ce sont plus les comédiens avec leurs personnalités qui font face aux spectateurs et prennent la parole pour essayer de proposer un regard de biais sur cet événement, pour le repenser en dehors des catégories habituelles de lecture. Un des enjeux majeurs consiste à montrer une pensée complexe qui se construit devant les spectateurs, mais de manière ludique. Pour regarder le monde différemment, il ne faut pas se laisser piéger par les grilles de lecture toutes faites qui nous sont proposées continuellement par les experts et les spécialistes. L'art permet le décentrement du regard. C'est même une de ses fonctions majeures. Je suis personnellement atterré de voir à quel point nous sommes de plus en plus incapables de développer le moindre sens critique. L'art doit s'élever contre l'appauvrissement de la pensée et faire confiance à la capacité de chacun de pouvoir se réapproprier sa vie.

Les deux premières parties sont donc très frontales dans leur transcription scénique. Le public, ou plutôt les « spect-acteurs » seront, je l'espère, des partenaires de jeu. La deuxième partie laisse dans sa conception un nombre important de questions ouvertes auxquelles le public aura, s'il le souhaite évidemment, la possibilité de répondre pendant et surtout après le temps de la représentation.

Pour ce qui est de la troisième partie, je me suis intéressé à la communauté Jenische suisse basée pour l'essentiel en Suisse alémanique. Les Jenisches ne sont pas à proprement parler des Roms, même s'ils y sont le plus souvent associés. Leurs origines sont européennes contrairement aux Roms qui viendraient d'Inde.

Entre 1926 et 1973, l'opération *Les Enfants de la grand-route* a été menée à l'initiative de Pro Juventute. Les enfants Jenisches étaient enlevés de leurs familles pour être placés dans des familles non Jenisches ou des établissements d'accueil. Il s'agissait d'éradiquer le mode de vie nomade et les éduquer au travail.

Mon souhait était de m'intéresser à cette histoire sous l'angle humain. Qu'est-ce que c'est pour un individu d'être considéré comme différent, inadapté à la société ? Quelles sont les conséquences pour la vie ? Donc plus que stigmatiser ou agiter une certaine culpabilité de la Suisse et plus spécifiquement de Pro Juventute, je tiens à me placer du côté de l'expérience intime, du ressenti propre à chaque individu. Se souvenir, se rappeler que l'autre, c'est aussi nous-mêmes, ce sont parmi les clés pour ne pas reproduire certaines erreurs du passé. Au niveau formel, le texte est construit comme un oratorio avec une écriture très musicale. Le texte entremêle cinq témoignages de jenisches avec des écrits des autorités, en particulier plusieurs citations d'Alfred Siegfried, le principal responsable du programme *Les Enfants de la grand-route*.

C'est un texte pour célébrer la souffrance vécue par les Jenisches ?
Surtout pas. Ce serait contreproductif de les enfermer dans un statut de victime. Ça ne nous permettrait pas de nous approprier ce drame qu'a été *Les Enfants de la grand-route*. D'en faire une véritable composante de notre patrimoine. Pour les cinq témoignages, j'ai travaillé sur une langue heurtée, bancale qui dit les vies brisées. Toutefois j'ai fait le choix de ne pas reproduire tous les épisodes de maltraitance ou d'abus sexuels propres à chaque témoignage. Par ailleurs, le fait que les témoignages sont fragmentés, entrelacés permets d'éviter de se laisser submerger par une trop grande émotion. Cette troisième partie se veut un objet plein qui s'adresse au sens. Les comédiens seront un des éléments de l'ensemble, mais il y aura aussi la musique, la vidéo qui seront omniprésentes.

C'est un texte pour les Roms ?
Je ne suis pas un militant de la cause Rom. Je suis d'ailleurs en désaccord avec certaines associations qui les défendent. Je trouve souvent leur discours tout autant problématique que celui de ceux qui stigmatisent les Roms. Ce qui m'intéresse, c'est vraiment la question de la communauté. Personnellement je refuse qu'elle se construise contre quelqu'un (groupe social ou simple individu).

Par ailleurs, m'attarder trop sur le couple victime/bourreau me paraît beaucoup trop réducteur et ne sert qu'à agiter une certaine mauvaise conscience typiquement occidentale. Qu'est-ce qu'on fait une fois qu'on a dit que les Roms sont les victimes d'une politique souvent injuste et de préjugés ancestraux ? Visiblement pas grand-chose. La richesse de la scène, du théâtre, est de pouvoir faire entendre un discours par les mots et un autre par le corps des acteurs. Donc de mettre en forme des paradoxes, des contradictions. Quand j'ai fait *La ville et les ombres*, sur l'évacuation du squat Rhino, certains spectateurs m'ont reproché de ne pas assez défendre les squatteurs alors que ça n'avait jamais été mon intention.

Comment tu souhaites intégrer la vidéo à ton spectacle ?
La collaboration avec Nicolas Wagnières, le vidéaste, se veut une véritable confrontation entre deux types de médias pour produire la plus large richesse de signes sur scène. Nicolas Wagnières est un réalisateur très exigeant. Lors de mon précédent spectacle, il a continué à travailler sa partition vidéo bien après la première du spectacle. Pour *Tout ira bien*, tout reste encore très ouvert. Il a cette contrainte de produire de la vidéo pour la troisième partie. Il a une carte blanche entre la première et la deuxième partie. Pour le reste, nous verrons bien ce qu'il amènera.

Il n'y aura pas de décor ?
Disons que j'ai choisi d'être dans une dynamique propre aux Roms d'Europe de l'Est et des Balkans qui viennent à l'ouest et font de la récupération. Alors je reprends des éléments de décors de certains de mes précédents spectacles ainsi que d'autres du metteur en scène Eric Salama avec lequel je partage depuis plusieurs années un local de répétitions. La pièce reposera essentiellement sur les acteurs. Sur la qualité de leurs présences en scène. Sur la complicité qu'ils réussiront, je l'espère, à construire ensemble. La vidéo pourra éventuellement créer un espace modulable sur scène. Mais ça ne sera pas sa fonction principale. Comme metteur en scène, je suis plus un guide, un accompagnateur. Ma réflexion se construit dans l'échange. L'essentiel du travail doit

s'articuler sur la sincérité, la porosité entre le comédien et personnage qu'il interprète sur scène. J'ai la chance de travailler avec des comédiens que j'ai déjà dirigé sur d'autres spectacles à l'exception de Vincent Bonillo. Mon souhait est que nous réussissions à grandir ensemble sur ce nouveau projet.

Et pour ce qui est de la musique ?

Notre envie avec Andrès Garcia est de travailler sur certains codes liés à la musique des films d'horreur. En particulier ceux de John Carpenter[2]. Je l'ai dit, il y a un certain nombre de signes liés à la culture populaire que je trouve particulièrement porteur de sens. Par ailleurs, ces signes ont l'avantage, par rapport à un sujet comme celui que j'ai décidé de traiter, de mettre une distance. Cette distance me semble importante à tenir, car, paradoxalement, elle m'apparaît comme la meilleure porte d'entrée pour ne pas effrayer certains spectateurs adeptes d'un théâtre de pur divertissement. Et heureusement, je suis convaincu que la réflexion n'empêche pas l'humour. Dans les deux premières parties, ce sera pour l'essentiel de la musique préenregistrée et une composition originale pour la troisième.

Pourquoi ce texte au fond ?

Il y a la question de la langue, de l'usage des mots. La récurrence d'un certain type de vocabulaire dans les médias finit par avoir une répercussion importante sur nos pensées. Ma responsabilité en tant qu'artiste est avec les moyens de mon art de démonter ce prêt-à-penser. L'art rapproche. Il nous fait nous sentir moins seuls. Moins effrayés. Plus conscients de ce qui nous entoure. L'écriture, disons le théâtre, est vraiment pour moi un moyen de m'insérer dans l'humanité.

Tout ira bien vraiment ?

Le titre de la pièce est tiré des paroles d'une chanson de Noir désir, *Le vent nous portera*. Mais en dehors de ça, oui, c'est l'espoir qui porte le texte, l'espoir de briser la distance qui nous sépare les uns des autres, de renouer avec une communauté solidaire, ouverte aux autres et à la différence. C'est l'espoir que soit réduite la peur qui nous éloigne, la peur qui nous rend petits, aigris et mesquins. L'acte d'écriture est un acte de foi. Même s'il y a très longtemps que je ne crois plus que l'art soit capable de changer le monde, il lui reste la possibilité de changer nos vies. Et si je commence par changer à travers mon travail, c'est déjà bien.

---

[2] Plus spécifiquement sur celle d'Halloween de 1978.

EXTRAIT

Comment tu reconnais un marié dans un mariage rom ?
C'est celui qui a le plus beau training
Qui a inventé le triathlon ?
Les gitans. Parce qu'ils vont à pied à la piscine et en reviennent à vélo
Pourquoi les Gipsy Kings tiennent-ils leurs guitares à la verticale ?
Tu as déjà essayé de jouer de la guitare à vingt dans une caravane ?
Quelle est la différence entre un rom et une chauve-souris ?
Aucune. Ils dorment le jour et volent la nuit
Qu'est-ce qui court plus vite qu'un gitan avec un téléviseur entre les mains ?
Son petit frère avec le lecteur dvd
Pourquoi les Roms n'ont pas de lignes de la main ?
Parce qu'ils n'ont aucun avenir
Qu'est-ce que tu lances à un rom qui se noie ?
Sa femme et ses enfants
Quelle est la différence entre un cadavre de chien et un cadavre de rom sur la route ?
Il y a des traces de freinage devant le cadavre de chien
Quelle est la différence entre un rom et un sac rempli de merde ? Le sac.
Tout va bien ? Surtout ne vous gênez pas. Quelque chose sur les arabes et les noirs peut-être ? Sur les juifs ? Ou sur les femmes. Des blagues sur les blondes, ce serait bien. Et puis ce serait original. Vous êtes chauds là. Vous êtes proches du grand prix de l'humour. Quelle est la différence entre un rom et un sac remplit de merde ? Très fort. En tout cas, pour ce qui est de la question. Pouvons-nous rire de tout ? Vous avez tranché. Je ne critique pas. Aux chiottes les tabous. À bas le politiquement correct. Vive l'humour décomplexé. Excusez-moi ? Vous ne pensez pas vraiment qu'un rom et un sac rempli de merde, c'est la même chose ? Vous êtes sûrs ? Moi qui croyais justement que vous étiez en train de nous livrer la quintessence de votre pensée. Sa substantifique moelle. Vous comprenez SUBS-TAN-TI-FI-QUE MOE-LLE ? Loin de moi, l'idée de vous rabaisser. Ce n'est pas incompatible de pratiquer un humour qui cultive le stéréotype et d'avoir reçu une excellente éducation. C'était du second degré ? Vos blagues, c'était du second degré ? Je n'ai pas entendu. Vous étiez en train de jouer avec les codes de l'humour ? De les pousser vers certaines extrémités pour mieux nous inviter à la réflexion ? C'est vrai qu'au théâtre, nous sommes un peu entre initiés. Nous sommes censés partager un certain nombre de valeurs communes. Nous sommes plus ou moins capables de saisir les subtilités d'un discours. Contrairement à un enfant. Lui, si on lui répète tous les jours, qu'il n'est qu'une grosse merde, il finit par y croire. C'est ce qu'on appelle l'éducation, non ? Ou encore, quand tous les jours, on entend ou on lit que les gitans sont des voleurs, c'est normal, compréhensible rajouteront certains, que le jour où on en croise un, nous placions une main sur notre porte-monnaie pour nous assurer qu'il est toujours à sa place. Ce n'est pas ça ? Selon vous, GITANS n'est pas égal à VOLEURS ? Vous avez le droit de penser ça. Personnellement, c'est ce que je pense. Pas consciemment bien sûr. Mais j'ai toujours une légère crispation quand j'en vois un. Pareil avec un arabe ou un noir. Peut-être mon éducation. Comme un réflexe conditionné. Qu'est-ce que vous en pensez ? Vous n'auriez pas une petite théorie là-dessus ? Ou alors une dernière petite blague ? Pour détendre l'atmosphère. En tout cas, moi, ça me ferait vraiment plaisir. Qu'est-ce qui est le plus difficile dans un accouchement chez les gitans ? Faire sortir la guitare.

JEROME RICHER

Né en 1974, Jérôme Richer possède un Doctorat en histoire du droit, des faits sociaux et des institutions. Chargé de cours en histoire du droit à l'Université Lyon 3 puis éducateur spécialisé avec des personnes mentalement handicapées Université Lyon 3, il développe en parallèle - dès 2005 - différentes activités dans le domaine du théâtre. Metteur en scène (ses textes, mais aussi d'autres auteurs comme P.P. Pasolini, Dario Fo, Nanni Balestrini, Falk Richter, Antoinette Rychner, Franz-Xaver Kroetz,…), dramaturge-collaborateur artistique (en particulier sur *Nulle part mais surtout hors du monde,* spectacle mêlant détenus en régime de semi-liberté et professionnels du théâtre), comédien, régisseur son et vidéo.
En 2011, il fonde le collectif *Nous sommes vivants* avec quatre autres auteurs de théâtre suisses romands (Marie Fourquet, Julie Gilbert, Antoinette Rychner, Philippe Soltermann). Jérôme Richer anime aussi très régulièrement des ateliers d'écriture (en particulier pour la Haute École de Travail Social de Genève et le Théâtre de Carouge).

©Eric Roset Photographe

La Compagnie des Ombres

La Compagnie des Ombres est née en janvier 2005. Elle est basée dans le canton de Genève, en Suisse. Elle est en résidence au Théâtre Saint Gervais Genève depuis le 1er janvier 2009.

Précédentes réalisations

2014
Haute-Autriche
Texte : Franz-Xaver Kroetz – Mise en scène : Jérôme Richer

2013
Intimité data storage
Texte : Antoinette Rychner – Mise en scène : Jérôme Richer

2012
Blackout
Texte : Nanni Balestrini – Adaptation et mise en espace : Jérôme Richer

2011
Nous voulons tout
Texte : Nanni Balestrini – Mise en scène : Jérôme Richer

2011
Je me méfie de l'homme occidental (encore plus quand il est de gauche)
Texte et mise en scène : Jérôme Richer

2010
Une histoire suisse
Texte et mise en scène : Jérôme Richer

2009
7 secondes précédé de Si on s'écrase maintenant on meurt
Textes : Falk Richter – Mise en scène : Jérôme Richer

2009
Les anges du levant
Textes : Floristella Stephani et Thierry Vernet – Adaptation et mise en espace : Jérôme Richer

2008
La ville et les ombres
Texte et mise en scène : Jérôme Richer

2007
Le petit Nicolas et les copains
Texte : Nicolas Sarkozy – Mise en scène : Jérôme Richer

2007
Médée et autres récits de femmes
Textes : Franca Rame et Dario Fo – Mise en scène : Jérôme Richer

2007
Se sentir devenir muette
Textes : Ulrike Meinhof – Adaptation et mise en espace : Jérôme Richer

2007
Naissance de la Violence (Une histoire d'amour)
Texte et mise en scène : Jérôme Richer

2005
Pasolini Théâtre
Textes : Pier Paolo Pasolini – Adaptation et mise en scène : Jérôme Richer

2005
Persona non grata
Texte et mise en scène : Jérôme Richer

Compagnie des Ombres
Rue Prévost-Martin 39
CH – 1205 Genève
Tel : + 41 22 310 60 55
Courriel : contact@ombres.ch
Site :http://ciedesombres.blogspot.c

©Eric Roset Photographe

L'EQUIPE DE CREATION

Olivia Csiky Trnka (Collaboration artistique)

Née en 1983. Elle est diplômée de la Manufacture, Haute École de Théâtre de Suisse Romande, en 2006. C'est sa première collaboration avec la Compagnie des Ombres.

Nicolas Wagnières (Vidéo)

Né en 1971. Il est diplômé en 2005 de l'école supérieure de beaux-arts de Genève, section cinéma. C'est sa deuxième collaboration avec la Compagnie des Ombres après *Haute-Autriche*.

Andrès Garcia (Musique)

Né en 1971. Enfant, il prend des cours de piano classique, puis s'ouvre au jazz et aux musiques improvisées. Il se forme auprès de Rainer Boesch à la musique électroacoustique au Conservatoire Populaire de Genève à l'âge de 17 ans. Vers 20 ans, il démarre sa carrière de musicien pour la scène, travaillant sur des spectacles de danse contemporaine et de théâtre.
C'est sa troisième collaboration avec la Compagnie des Ombres après *Intimité data storage* et *Je me méfie de l'homme occidental (encore plus quand il est de gauche.*

Joëlle Dangeard (Lumières)

Née en 1976. Elle a obtenu une licence en Arts du spectacle à l'Université Lyon 2. Elle s'est formée à la réalisation lumière à l'Ensatt (école nationale supérieure des arts et techniques du théâtre) à Lyon. Elle a créé les lumières de tous les spectacles de la Compagnie des Ombres à l'exception de *Haute-Autriche*.

Irène Schlatter (Costumes)

Né en 1982. Elle est diplômée de l'école de costumière de théâtre EPAI de Fribourg, de la HEAD à Genève, en section design mode.
C'est sa septième collaboration avec la Compagnie des Ombres après *Haute-Autriche, Intimité data storage, Une histoire suisse, 7 secondes, La ville et les ombres* et *Le petit Nicolas et les copains.*

Vincent Bonillo (Jeu)

Née en 1972. Il sort diplomé de la SPAD à Lausanne en 1996.
C'est sa première collaboration avec la Compagnie des Ombres.

Fanny Brunet (Jeu)

Née en 1975. Elle est diplômée de l'école supérieure d'art dramatique de Genève (ESAD) en 2002. C'est sa quatrième collaboration avec la Compagnie des Ombres après *Haute-Autriche, Une histoire suisse, 7 secondes*.

Mathias Glayre (Jeu)

Né en 1978. Il est diplômé de la SPAD à Lausanne en 2002.
C'est sa troisième collaboration avec la Compagnie des Ombres après *Une histoire suisse* et *La ville et les ombres*.

Frédéric Mudry (Jeu)

Né en 1975. Il est diplômé du Conservatoire d'art dramatique de Lausanne (SPAD) depuis 2002.
C'est sa deuxième collaboration avec la Compagnie des Ombres après *Intimité data storage.*

Marcela San Pedro (Jeu)

Née en 1968. Elle étudie la danse à la Folkwang Hochschule à Essen en Allemagne.
C'est sa sixième collaboration avec la Compagnie des Ombres après *Intimité data storage, Je me méfie de l'homme occidental (encore plus quand il est de gauche), Une histoire suisse, 7 secondes* et *La ville et les ombres*.

Mael Chalard (administration)

Né en 1983. Il est en charge de l'administration du Théâtre de l'Usine à Genève depuis 2009.
Il est l'administrateur de la Compagnie des Ombres depuis avril 2013.

Les Amarrages autour de la pièce

→ **Mercredi 18 février à 18h30**
« Les blessures enfouies d'un Tsigane français »
Rencontre avec Raymond Gurême, dernier survivant d'un camp d'internement tsigane en région parisienne

→ **Jeudi 5 mars à l'issue de la représentation**
« Démocratie : l'enjeu émotionnel »
Rencontre avec Frédéric Minner, sociologue au Centre interfacultaire en sciences affectives

©Eric Roset Photographe

Calendrier saison 14-15

25 sept.-5 oct.	*Cinq jours en mars* / Toshiki Okada Yvan Rihs. Petite salle
28 oct. – 16 nov.	*L'Affaire de la rue Lourcine* / Eugène Labiche *& Si ce n'est toi* / Edward Bond Eric Salama. Grande salle
10 – 25 nov.	*Elle était une fois* Quinzaine égalité entre femmes et hommes. Petite salle
2 – 14 déc.	*Chroniques adriatiques* / Domenico Carli Anne-Cécile Moser. Grande salle
19 & 20 déc.	*Les Renards des surfaces* / Perrine Valli et Francine Jacob Perrine Valli et Francine Jacob. Grande salle
20 janv. – 8 fév.	*La Trilogie de Belgrade* / Biljana Srblanovic Véronique Ros de la Grange. Grande salle
17 fév. – 8 mars	*Tout ira bien* / Jérôme Richer Jérôme Richer. Petite salle
3 – 22 mars	*La Paranoïa* / Rafael Spregelburd Frédéric Polier. Grande salle
24 – 29 mars	*Je suis vieux* / Frédéric Recrosio Théâtre-Humour. Grande salle
21 avril – 3 mai	*Angels* / Alexandre Simon et Cosima Weiter Alexandre Simon et Cosima Weiter. Grande salle
7 – 17 mai	*Pas grand-chose plutôt que rien* / Joël Maillard Joël Maillard. Petite salle
26 mai – 14 juin	*Comme il vous plaira* / William Shakespeare Camille Giacobino. Grande salle
2-7 juin	*Out of the Box* Biennale des arts inclusifs

L'Equipe du Théâtre du Grütli

Direction
Frédéric Polier

Adjoint à la direction
Lionel Chiuch

Responsable technique
Eric Mutel

Technique
Loïc Rivoalan

Administration
Olivier Stauss

Relations publiques, communication
Rachel Lam

Conseillère artistique
Christine Laure Hirsig

Presse
Marialucia Cali

Billetterie
Rémy Walter

Webmaster
Emmanuel Gripon / La Souris Verte

Illustration et graphisme
Miriam Kerchenbaum & Cornelis De Buck

Association Grütli Productions
Président Jean-Michel Broillet
Trésorière Estelle Zweifel
Secrétaire Aline Pignier

Caisse
Zofia Klyta-Lacombe & Ariane Testori

Bar
Samuel Beuchat
Chloé Delarue
Yann Da Pozzo
Aurélie Menaldo

Personnel de salle
Tiffany-Jane Madden
Ariane Testori

Informations pratiques

Théâtre du Grütli
16, rue du Général-Dufour 1204 Genève
+41(0)22 888 44 84
info@grutli.ch www.grutli.ch
Billetterie
+41(0)22 888 44 88
reservation@grutli.ch

Horaires des représentations

Grande salle au sous-sol
Mardi, jeudi et samedi à 19h, mercredi et vendredi à 20h, dimanche à 18h
Relâche le lundi

Petite salle au 2eme étage
Tous les soirs à 20h, dimanche à 18h. Relâche le lundi

Le prix des billets

Plein tarif : CHF 25.-
AVS, chômeurs, AI : CHF 20.-
Etudiants militaires : CHF 15.-
20 ans/20 francs : CHF 10.-
Partenaires : CHF 15.-
Tarif unique le mercredi : CHF 15.-*
Midi, Théâtre ! Tarif unique spectacle + collation CHF 30

Le Théâtre du Grütli vous propose plusieurs formules d'abonnements

Le pass partout : CHF 149.- pour tout voir*
Venez tout voir autant de fois que vous le voulez mais n'oubliez pas de réserver

Le pass nous voir : CHF 99.- 7 spectacles*

Le pass o'doble : CHF 229.- 11 spectacles*
La gratuité pour celle ou celui
qui vous accompagne

Le pass à table : CHF 119.-
Six spectacles Midi, Théâtre ! collation comprise

*Hors Théâtre de Midi

SUIVEZ NOUS SUR FACEBOOK TWITTER

illustrations @Miriam Kerchenbaum, photos ©DR graphisme © Cornelis De Buck

Le Théâtre du Grütli est subventionné par le Département de la Culture et du Sport de la Ville de Genève et bénéficie du soutien du Département de l'Instruction Publique du Canton de Genève.